➤ *Melen Le Corre et Aymeric Noël, futurs ingénieurs, apprennent les bases de l'agroécologie à la ferme de Zsámbok, à 50 kilomètres de Budapest.*

HONGRIE

A l'école de la décroissance

Depuis 2015, ils sont une soixantaine d'étudiants –souvent issus d'écoles d'ingénieurs françaises – à avoir séjourné à Budapest dans un "centre de recherche et d'expérimentation". Reportage

Par **RÉMI NOYON,** *envoyé spécial*
Photos **ANDI GALDI VINKO**

Les futurs ingénieurs qui refusent le modèle dominant sont toujours agaçants. Les gars – ce sont souvent des gars – sont parfaits : ils font du sport, de l'associatif, ont les idées claires et vous expliquent proprement pourquoi vous êtes un bourgeois et comment le monde va à sa perte. Quand on les fréquente, malgré tout, on ne peut pas s'empêcher de les trouver sympathiques. Prenez Melen Le Corre, 23 ans, et Aymeric Noël, 21 ans, tous deux étudiants à Centrale Supélec. Ils sont grands, souriants, volontaires. Ils ont dans les mains une grelinette *(voir photo ci-contre)* et remuent doucement le sol comme si c'était la déesse-mère. Derrière eux, il y a un cheval qui passe, traînant une carriole pleine de compost qui ne sent rien (preuve qu'il est bon). Et encore derrière, des champs qui se poursuivent en plaines, puis en pays. Dans cette ferme de Zsámbok, à 50 kilomètres de Budapest, ces Français apprennent les bases de l'agroécologie, et s'ils sont précautionneux, c'est parce qu'il faut *« aérer la terre, pas la retourner »*, pour préserver la vie microbienne et maximiser la séquestration du carbone dans le sol. Le lendemain, ils visiteront un atelier vélo et décanteront leur mémoire de stage : Melen travaille sur le revenu de base, Aymeric sur le poids écologique des animaux domestiques. Dans les interstices de tout cela, on leur parle de municipalisme, de l'économiste Nicholas Georgescu-Roegen, de low-tech. Ici, au cœur de la Hongrie, ils sont venus se mettre à l'école de la décroissance.

La ferme, où on limite l'usage d'engrais et d'engins motorisés (parce que, comme le dit le régisseur Csaba, *« travailler avec un cheval, c'est travailler avec quelqu'un ; travailler avec un tracteur, c'est tourner une clé »*), est l'un des maillons de Cargonomia. Depuis une dizaine d'années, cette initiative qui a germé dans un appartement alternatif de la capitale hongroise – le Szalon – a accueilli des chercheurs et une soixantaine de stagiaires, au point de se revendiquer *« centre de recherche et d'expérimentation sur la décroissance »*. *« Au départ, c'est la réunion de cinq amis qui ont monté un atelier de réparation de vélos, une coopérative de livreurs, et qui se rapprochent d'une ferme bio pour livrer des paniers de légumes,* explique le Français Vincent Liegey, l'un des cofondateurs. *Mais le but a toujours été d'essayer de mettre en pratique ce que nous lisons et théorisons. »* D'où la contraction de « cargo », pour les vélos cargos, et d'« autonomie » (*autonomia* en latin), concept central de la pensée écologiste. Parmi les personnes passées par la Hongrie, on trouve nombre de jeunes ingénieurs, dont certains, comme Clément Choisne à Centrale Nantes, se sont illustrés en critiquant, lors de la remise de diplômes, les débouchés qui s'ouvraient à eux. *« Les universités évoluent trop lentement parce qu'elles dépendent de financements d'entreprises,* assure, fourche en main, Logan ➽

ANDI GALDI VINKO POUR « L'OBS »

▲ *László Grósz travaille à Cyclonomia, l'atelier de fabrication et de réparation de vélos. Orsolya Lazányi, économiste, coordonne la recherche-action participative de Cargonomia.*

Strenchock, un Américain énergique de 36 ans, autre cofondateur, qui encadre les étudiants. *Quand j'ai fait mes études, on nous parlait de croissance verte alors que les profs savaient déjà que c'était un logiciel mort. Ces jeunes viennent se former à autre chose.* »

Bien sûr, Melen et Aymeric ont lu Jancovici, Servigne, les classiques de la prise de conscience écologiste. Mais en discutant avec eux, on s'aperçoit des multiples chemins pris par le regain d'intérêt pour la décroissance, une critique de la marchandisation du monde qui s'est cristallisée au début des années 2000 à partir d'un corpus déjà ancien (Castoriadis, Ellul, Illich, etc.). Avant de venir planter des salades en Hongrie, Aymeric a travaillé dans une ONG et a vu « *l'absurdité* » de la sphère associative quand elle est tournée vers la communication et la recherche perpétuelle de financement. Il a surtout compris que ces grandes organisations étaient une « *béquille* » d'un système malade. S'il a été séduit par la décroissance, c'est parce que ce « *n'est pas le retour à la bougie* », mais une « *recherche active, très pointue, sur la réappropriation de la technique, avec une inventivité folle qui bouleverse nos imaginaires* ». Son camarade Melen, qui a fait un stage dans un cabinet de conseil, n'est pas du genre à tout rejeter en bloc en hurlant au *greenwashing*. « *Accompagner les entreprises et réfléchir à une approche plus radicale, ce n'est pas incompatible. Ce sont deux mondes qui doivent se confronter l'un à l'autre, deux lignes qui sont amenées à se rencontrer.* » Tous deux, en année de césure, ont décidé de venir s'installer six mois à Budapest après avoir assisté à une conférence de Vincent Liegey (1).

A 43 ans, ce Français est devenu l'une des figures de la décroissance. Volubile, casquette sur la tête, il ne s'arrête jamais de débattre, faisant de grands gestes avec les mains. Avec un sens aigu du storytelling (une de ses anciennes collègues parle même d'un « *ego bien dimensionné* »), il vous raconte comment, au milieu des années 2000, alors qu'il travaille à l'ambassade française en Hongrie, il découvre la pensée de Nicholas Georgescu-Roegen. « *J'avais téléchargé le PDF, j'ai tout lu d'un trait. Enfin quelqu'un qui m'expliquait clairement l'économie sans la détacher d'une physique élémentaire et des principes de la thermodynamique.* » En 2008, revenu en France, il lit Serge Latouche et devient le porte-parole du Parti pour la Décroissance. En parallèle, il travaille en tant qu'ingénieur à la SNCF, comme responsable sécurité, mais décide d'en partir « *quand commencent l'affaiblissement de la maintenance et l'emprise du nouveau management* ». Il retourne à Budapest, à l'Institut français, qu'il quitte au cours de la préparation de la COP21, qui fut pour lui « *la plus grande opération de "greenwashing" de l'histoire* ». « *Alors que j'étais chargé d'organiser des débats d'idées, on me demandait de faire la promotion des Renault électriques, le tout sous couvert de "sauver le climat"* ». » Cargonomia connaît alors son « *âge d'or* ». « *C'était merveilleux. La scène alternative était vivace. Tous les jours, il y avait des événements, des festivals, des rencontres.* » En Hongrie, des Européens de l'Ouest pouvaient venir vivre confortablement avec quelques centaines d'euros par mois. Pour Vincent Liegey, c'était aussi un terrain d'observation : « *Dans les campagnes, beaucoup de gens se déplacent à vélo et ont un jardin dans lequel ils produisent leur nourriture. Hélas, ils le vivent comme une humiliation.* » N'est-ce pas l'irrésistible (et tristement attendu) désir des pauvres d'être

"QUAND J'AI FAIT MES ÉTUDES, ON NOUS PARLAIT DE CROISSANCE VERTE ALORS QUE C'ÉTAIT UN LOGICIEL DÉJÀ MORT."

—

LOGAN STRENCHOK, COFONDATEUR DE CARGONOMIA

ANDI GALDI VINKO POUR « L'OBS »

riches ? *« C'est sûr que si on leur rabâche que c'est de l'économie grise et qu'il faut un SUV pour être heureux… »*

Hélas, cet équilibre est de courte durée. Le déclin est amorcé par la réélection d'Orbán en 2018, la transformation de Budapest en ville touristique, aux loyers élevés et aux lieux alternatifs muséifiés (*« on a vu arriver des groupes de touristes munis d'oreillettes »*) et enfin, coup de grâce, le Covid. C'est la fin d'un *« cocon »* ; les activités de Cargonomia ralentissent. Le groupe se désagrège : l'un rentre en France, l'autre rejoint le Deliveroo local… Dans le même temps, pourtant, un autre phénomène se fait jour. Jusqu'alors confinée à des cercles marginaux, la décroissance commence à intéresser des étudiants, des écoles et même le monde de l'entreprise. *« J'ai reçu des demandes de plus en plus nombreuses »*, se souvient Vincent Liegey. Devenu conférencier, il dit avoir aujourd'hui en permanence une *« cinquantaine d'invitations en souffrance »*. Comme son comparse Timothée Parrique, chercheur à l'université de Lund, en Suède, il n'hésite pas à s'adresser à des publics inattendus, tel le comité d'entreprise de Dassault Systèmes ou l'Association Progrès du Management (APM). Tous les deux mois environ, il prend le train (parfois l'avion) pour enchaîner les interventions. *« Si je vais dans une ville, j'essaie de faire une école de commerce, une école d'ingénieurs et puis l'antenne locale d'un parti politique, par exemple. »* Quand il se fait rémunérer, les prix varient entre 500 et 1 000 euros, parfois plus quand il organise des ateliers. *« Il n'y a pas de raison qu'on ne se fasse pas payer comme des consultants de McKinsey qui disent des conneries. »* Le risque de récupération ? *« Il existe, bien sûr, mais le mot de "décroissance", conçu dès le départ comme un "mot-obus", a jusqu'à maintenant résisté à la cooptation. »* En préparant un café sur une vieille plaque électrique, dans la ferme de Zsámbok, il assure que derrière la logique du clash et les effets de manche sur les plateaux télé, il assiste à une vraie bascule des mentalités. Pour preuve, il exhibe un e-mail d'Hervé Morin, le président centriste de la région Normandie, qui l'invite à un atelier. *« Le dernier baromètre de l'Ademe montre que pour 93 % des Français, il faut revoir tout ou partie de notre modèle économique, et 52 % de ceux-là déclarent qu'il faut le repenser entièrement et sortir du mythe de la croissance infinie. Il n'y a plus que des gens médiocres ou dogmatiques comme Macron pour ne plus se poser la question. »*

TECHNOLOGIES CONVIVIALES

Qu'apprend-on à Cargonomia ? Eh bien, toute la difficulté de la décroissance, c'est que ce n'est pas spectaculaire. En guise de métaphore, Vincent Liegey nous fait visiter une maison en torchis et presque en ruine qu'il vient de racheter à Zsámbok. A l'intérieur, la dalle en ciment a été en partie retirée : *« Le sol avait été bétonné, ce qui empêchait le torchis de respirer. »* Un panneau solaire artisanal est posé contre un mur. L'air pris dans la pièce chauffe dans des conduits sous une vitre orientée vers le Soleil, avant de ressortir pour faire gagner quelques degrés à la pièce. Le dispositif, qui fonctionne sans électricité, peut être retiré en été pour éviter la surchauffe. Le message est clair. Plutôt que de s'en remettre au rouleau compresseur d'un « progrès technique » devenu sa propre finalité – ici symbolisé par le béton, coulé sous la période socialiste (Vincent Liegey préfère dire *« capitalisme d'Etat »*) –, il faut retrouver des technologies conviviales, au sens que donnait à ce mot le penseur Ivan Illich, c'est-à-dire qui préservent l'autonomie de l'homme (incarnées par le torchis, dont les propriétés thermiques sont reconnues, et par le panneau solaire, facile à appréhender et à réparer).

Pour les étudiants, qui ont lu les travaux de l'ingénieur Philippe Bihouix, apôtre des low tech contre les high tech, gourmandes en ressources et en énergie), la démonstration se poursuit à Budapest dans un atelier de réparation de cycles. L'endroit est un capharnaüm punk, qui sent la soudure – il y a là un vélo qui va être transformé, et personne ne semble savoir pourquoi, en *« broyeuse à plastique »*. De ce bazar émerge László Grósz, un ancien livreur devenu réparateur, qui a ➽

▼ *Vincent Liegey, chercheur et conférencier, est l'un des cofondateurs du collectif.*

ANDI GALDI VINKO POUR « L'OBS »

le mérite d'être clair dans ses définitions puisqu'il explique tout de go que le capitalisme est un *« fucked-up system »*. C'est lui qui raconte que le vélo, outil convivial par excellence, est rattrapé par l'obsolescence programmée et par les freins à la réparabilité de l'objet. *« C'est pour cela qu'on refuse les vélos électriques. Tout est fait pour qu'il faille repasser par le concessionnaire pour les réparations. Même avec les vélos "classiques", les constructeurs se débrouillent pour faire des pièces non standards. »*

"UN AUTRE RAPPORT AU TEMPS"

Les stagiaires viennent aussi observer comment Cargonomia tente de résister à l'économie marchande. La compagne de Vincent Liegey, Orsolya Lazányi, 35 ans, a même fait une thèse en « recherche-action » sur son fonctionnement. *« Nous essayons de ne pas agencer nos vies autour de l'argent, mais de la réciprocité »*, explique-t-elle dans les bureaux partagés de Cargonomia. Pour Vincent Liegey, cette organisation est l'embryon de ce qu'il appelle la *« dotation inconditionnelle d'autonomie »*. Comme le revenu de base, cette dotation est pensée pour briser la dépendance à un travail salarié vide de sens, mais, à la différence de celui-ci, elle serait en partie démonétisée : *« On recevrait gratuitement tant de kilowattheures d'électricité, tant de mètres carrés de surface habitable, tant de litres d'eau, etc. Un peu comme les avantages matériels que nous recevons de Cargonomia – des lieux, des vélos, des légumes. »* En pratique, toutefois, une bonne partie de l'argent qui transite par Cargonomia provient des conférences ou des cours donnés ici ou là. Est-ce que ce n'est pas un luxe de classes moyennes ? *« Dans nos sociétés, pouvoir mener une vie frugale est un privilège*, soupire Orsolya Lazányi. *Mais c'est quand même mieux que de faire un "bullshit job". »*

Au cœur de l'Europe centrale (dont sont originaires André Gorz et Ivan Illich), en pleine Hongrie d'Orbán (qui veut faire de son pays le centre de la production de batteries électriques), Cargonomia sert de poste d'observation à la diffusion des *degrowth studies*. Signe de cet élargissement académique, des chercheurs y passent régulièrement. Enseignant à l'Ensi Poitiers, Anthony Thomas travaille sur l'hydrogène, une supposée solution miracle pour la décarbonation, à laquelle lui ne croit plus : *« J'en suis arrivé à la conclusion que mon activité de recherche renforce le pouvoir de destruction de notre système. »* Il est venu un mois à Budapest avec la perspective d'inaugurer un *« low-tech lab »* au sein de son école pour *« sortir des appels à la compétition entre laboratoires, revenir à plus d'entraide, de partage de savoirs, à une science utile pour la société et non à quelques sociétés marchandes... »* Son passage l'a plutôt convaincu – *« Ils ont vraiment un autre rapport au temps, brisent la division du travail, ont des réunions non hiérarchiques en autogestion »* –, même s'il craint que ce mode de vie ne devienne impossible : *« Ils peuvent gagner assez d'argent en quelques conférences pour vivre à Budapest, mais avec l'inflation, ils sont de plus en plus poussés à répondre à des appels à projets, sur la logistique à vélo, par exemple. »* Ces visites sont appréciées, mais approuvées au compte-gouttes par les membres de Cargonomia, qui craignent une éventuelle *« crise de croissance »* : *« Illich avait ouvert un centre au Mexique, le Cidoc [Centro intercultural de Documentación], et c'est devenu une usine à gaz. Au bout d'un moment, on passe des seuils de contre-productivité »*, explique Vincent Liegey, avec une pointe de coquetterie.

C'est pour cette même raison que le nombre de stagiaires est limité : *« On ne prend que l'élite. »* Avec une envie d'en découdre, et alors que toute la troupe redescend des collines de Budapest où des membres de Cargonomia s'occupent de jardins partagés, on attrape Melen. L'un des livres de Vincent Liegey, « Exploring Degrowth », rédigé au début de la pandémie de Covid, s'ouvre sur une comparaison qui a mal vieilli puisque l'annonce alors hypothétique d'un vaccin est rapprochée de la *« soif »* des *« élites »* pour une *« solution technologique miracle »* visant à *« réduire les émissions de carbone »*. Alors qu'un vaccin a été trouvé très vite, on demande à l'étudiant s'il ne croit pas que, de la même manière, la technologie nous sortira de l'ornière climatique sans que nous ayons besoin de « décroître ». *« Vincent a parlé des dangers de "l'idéologie doudou", j'essaie de m'appliquer la même retenue : peut-être qu'on va développer des superaspirateurs à CO_2, mais c'est un pari très risqué, qui est celui de l'inaction climatique. Et quand bien même on y arriverait, ça ne résoudrait pas la crise de sens ou les inégalités sociales. »* On se tourne avec le même esprit de confrontation vers Aymeric. Lui qui sera bientôt ingénieur de la grande tradition qui a bâti l'Etat français, ne pense-t-il pas que le côté anarchisant, « par en bas », de Cargonomia est voué à rester marginal ? *« Bien sûr, il faudra que l'Etat pose les bases d'une réelle transformation écologique, mais l'idée, c'est qu'on soit prêts quand ce sera le cas. Quand les gens dans les institutions voudront changer les choses, on aura des solutions. »* Agaçants, on vous a dit. ■

(1) Lire « Sobriété (la vraie), mode d'emploi », par Vincent Liegey et Isabelle Broman, Tana Editions, 96 p., 13,90 euros.

▼ *Logan Strenchoc est l'un des piliers de la ferme de Zsámbok.*

ANDI GALDI VINKO POUR « L'OBS »